

# LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l' "UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE"

PARAISANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

**Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.  
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.  
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.**

ALLAN KARDEC

## SOMMAIRE

L'Envie et la Jalousie. . . . .	BEAUDELOT.
Quelques observations sur un Article de M. C. Flammarion.	HENRI DE LATOUR.
V <sup>e</sup> Instruction : De la Loi d'Amour. . . . .	PASTEUR B.
Nouvelles expériences de pho- tographie des fluides. . . . .	C <sup>t</sup> TÉGRAD.

<i>Voix de l'au-delà :</i> Ne pleurez pas sur aucune tombe. — A mon amie dé- solée, douze jours après ma désincarnation. — Commu- nications. — Le pardon et l'oubli des offenses. . . . .	***
L'Anneau de Saphir (suite). . . . .	OTTO NILIUS.
Bibliographie.	

## L'ENVIE ET LA JALOUSIE

Parmi les fléaux qui désolent l'humanité, les plus terribles, les plus dangereux, et dont nous devons avec le plus grand soin nous préserver, sont incontestablement ceux dont les ravages s'exercent en silence, dans les profondeurs les plus secrètes de notre âme.

Nous devons surtout nous défier de la subtilité de ces venins qui, goutte à goutte, s'infiltrant dans nos cœurs, le rongent, le corrodent et graduellement pervertissent nos perceptions. Ce qui les rend surtout redoutables, c'est qu'à notre insu, nos facultés pensantes et agissantes perdent leur indépendance, elles deviennent les instruments dociles de l'astucieux tyran qui s'est emparé de notre être et qui ne révèle sa présence que par l'absolutisme de son pouvoir et l'étrangeté de ses prétentions.

Dès que nous avons livré à l'envie odieuse et à la jalousie sournoise l'accès de notre âme, leur cortège inséparable les a suivies : l'orgueil aveugle, l'égoïsme féroce et la haine implacable sont, eux aussi, devenus nos maîtres, ou mieux, nous sommes devenus leur proie.

Il n'est plus pour nous de repos. Tout autour de nous, ce qui n'est pas nous-mêmes nous porte ombrage, nuit à nos intérêts ; l'envieux voit dans son frère un ennemi, le jaloux un rival.

Les voici donc devenus fatalement les jouets

des plus sombres caprices, des instruments de lâchetés ; leur cœur, ce sanctuaire d'amour, désormais empoisonné, est transformé en un ardent foyer de haine ; leur esprit torturé ne rêve que complots et luttes acharnées. Corrompus par les dénigrement dont ils font leur pâture de tous les instants, ils rivalisent avec les plus viles pour édifier d'écrasantes invraisemblances ; leur parole mielleuse cache un océan de fiel et leur sourire composé s'applique à dissimuler la perfidie de leurs projets.

L'envieux et le jaloux en arrivent à vouloir réduire le monde à leurs proportions. Le soleil devient même l'objet de leur haine, car ils ne peuvent sans pâlir de rage voir ses rayons généreux éclairer, réchauffer, vivifier indistinctement la nature entière. Afin d'éviter les contrastes humiliants, ils fuient la lumière, mais s'il arrive que la marche ironique et irrésistible des événements les force à regarder autour d'eux, leur orgueil alors s'exaspère et le dépit les entraîne tantôt aux plus pitoyables dénigrement, tantôt à se couvrir impudemment du masque inconstant de l'hypocrisie pour dissimuler leurs convoitises.

Qu'advient-il de tous leurs efforts, de toutes leurs peines, de ces armes mêmes que leur faiblesse et leur aveuglement placent entre leurs mains ignorantes ? Ce qu'il advient de toutes choses qui ne reposent que sur l'orgueil et la haine ; ils sont impuissants contre la Vérité et la Justice !

Si l'envie est une arme qui peut atteindre quelquefois ceux contre lesquels elle est dirigée, elle frappe bien plus sûrement celui qui l'emploie. Elle lui inflige d'abord une torture morale qui peut avoir des intermittences, mais que de fréquentes occasions viennent sans cesse renouveler.

Et puis, la conscience de l'envieux peut-elle échapper aux rigueurs justicières de cette pensée courante : « Ce n'est pas le fruit mauvais que l'insecte venimeux ronge ? »

L'envieux et le jaloux, en vérité, font preuve d'un aveuglement invraisemblable, puisque souvent ils s'acharnent à si haut qu'ils ne peuvent atteindre et n'attaquent que ceux qui ne leur ont jamais nui et dont ils n'ont rien à craindre. Et puis, si l'argile est sans action contre l'airain, que peuvent les dents du serpent contre la lime ?

Que peut faire la haine contre l'amour ?

La nuit est chaque jour vaincue par le soleil. La Vérité, ce grand soleil de Justice et d'Amour vaincra toujours les œuvres des ténèbres.

L'envieux et le jaloux sont donc bien à plaindre de voir partout des rivaux, des ennemis de leurs intérêts, de leur gloire. L'ignorance, sans doute, et la faiblesse de leur idéal peuvent être leurs seules excuses.

Afin de nous reposer d'un sujet si grave, permettez-moi, chères lectrices et chers lecteurs, de citer une boutade pleine d'humour, qu'un ami nous a rappelée du poète-philosophe Lammonoye :

L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause.

Holà ! cher ami, parlez mieux ;

L'envie est une bonne chose :

Elle fait crever l'envieux.

Nous pourrions ici nous arrêter si nous ne devions quitter le terrain profane pour élever notre pensée et tirer des ravages qu'exercent sur l'humanité ces deux fléaux, sur lesquels nous venons de jeter les yeux, les déductions qui conviennent à la sagesse spiritualiste.

\* \* \*

Il est bien entendu que nous n'attribuons pas à l'envie *odieuse*, dont nous venons de parler, le sens élevé de celle qui est la sœur du noble désir, de cette aspiration de l'âme vers la vertu qu'elle admire, qu'elle voudrait posséder et faire sienne, de cette espèce de fascination irrésisti-

ble que subit l'âme pour tout ce qui est grand, pour tout ce qui est beau et bon.

Certes, ce sentiment n'a rien de commun avec l'orgueil et l'égoïsme, car ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est bon, c'est l'œuvre divine tout entière, c'est l'amour du Créateur pour ses créatures, c'est la loi de Justice imperturbable et sereine qui donne à chacun de nous la liberté de nos actes, comme la liberté de nos pensées.

A ce point de vue, le spectacle admirable de la nature nous trace nos devoirs : le soleil ne distribue-t-il pas également sa lumière et sa chaleur au brin d'herbe aussi bien qu'à la rose ; est-il plus avare ou plus généreux pour le frêle passereau que pour l'aigle altier, pour le chêne que pour le roseau ; toute la nature, en un mot, ne reçoit-elle pas également la lumière et la chaleur de ses rayons ; et le chêne à son tour n'abrite-t-il pas le roseau ? Pourquoi l'homme ne traite-t-il pas avec un égal respect la liberté d'autrui ?

C'est que l'homme est dévoré par l'envie et la jalousie, et, dans son avidité insensée, il veut avoir les parfums de la violette sans en avoir la modestie, l'éclat et le parfum de la rose, sans en posséder la pureté. Il veut tout posséder sans peine. Aussi, ses désirs ne sont-ils que déceptions, d'autant plus amères et cruelles qu'il montre plus d'avidité à acquérir et à conserver pour lui seul ce qui appartient à tous.

L'envie et la jalousie sont les fruits de l'égoïsme ; ils engendrent la haine et tout leur cortège de hontes et de désolations physiques et morales. Leur influence est destructive et par conséquent contraire à tout ce qui est durable, comme le vrai. Tout ce qu'elles produisent n'est qu'illusion, mensonges.

Mais, comment échapper à la tyrannie de l'envie et de la haine ?

Il faut aimer. Aimer c'est se donner sans espoir de retour. C'est faire le bien sans escompter la récompense. Et, par un juste retour, le bien accompli, dans ces conditions, rapporte à son auteur des trésors de joies incomparables.

La bienveillance, la bonté, la charité, le dévouement ne se vendent pas. Celui qui prétend les escompter n'en tire jamais le profit qu'il en espère. Le commerce de ces pratiques, si je puis parler ainsi, perd toute la portée morale de l'acte s'il est fait avec un espoir calculé.

Donc, aimons sans réserve tous les hommes,

nos frères, soyons pour eux indulgents, tolérants, bons et charitables. Voulons-les libres de leurs actes, réjouissons-nous de leurs joies, que leurs peines soient les nôtres et jamais la noire envie, la sombre jalousie ne tortureront notre cœur. Jurons à la véritable Fraternité un Amour sans limite et nous verrons l'Humanité, radieuse de ses conquêtes durables, franchir, rapide et légère, les étapes du Progrès.

BEAUDELOT.



### QUELQUES OBSERVATIONS SUR UN ARTICLE DE M. C. FLAMMARION.

M. Camille Flammarion, qui publie actuellement dans les *Annales politiques et littéraires*, une série d'articles fort intéressants sur les phénomènes psychiques, attribue dans le numéro du 7 mai, consacré aux expériences de Victor Hugo et d'Eugène Nus, les communications obtenues par les médiums, à l'action exclusive de l'inconscient des expérimentateurs et du sujet.

Pour lui, la table, impressionnée par notre action nerveuse et soumise à nos questions, nous dicte des réponses que nous émettons nous-mêmes à notre insu, et qui ne sont que le reflet de nos propres pensées ou des pensées générales de ceux qui forment l'assistance.

« Toutes mes expériences, dit-il, pour constater l'identité d'un esprit ont échoué. Au contraire, l'examen attentif des communications conduit à déterminer leur origine. Chez le marquis de Mirville, on est en pleine diablerie, chez le comte de Gasparin, au sein d'un protestantisme puritain, c'est absolument le contraire : ni miracles, ni diables, ni âmes ; mais simplement agent physique, fluide au service de la volonté. Dans les expériences du groupe d'Eugène Nus, c'est la langue de Fourier ; d'Allan Kardec, ce sont des esprits de tous les ordres désincarnés. A la Société spirite, c'est l'apostolat de la réincarnation. Aux États-Unis, les tables affirment le contraire, déclarant que l'hypothèse de la réincarnation est absurde et mensongère. Une imagination brillante, comme celle de Sardou, dessinera les châteaux de Jupiter, un musicien recevra en dictée des composi-

« tions musicales plus ou moins charmantes. « Un astronome recevra des communications « astronomiques. »

Ainsi, selon M. Flammarion, le phénomène médianimique n'est dû qu'à l'action mentale du milieu dans lequel il se produit, et ne peut donner, par conséquent, que le reflet des connaissances et des idées relatives à ce milieu.

Comment M. Flammarion explique-t-il alors l'origine de certaines communications révélant des faits ignorés de tous et reconnus vrais après contrôle.

A quelle action mentale attribuer les messages donnés dans une langue étrangère au médium et aux assistants ? Comment se fait-il, si le mental des expérimentateurs se réfléchit infailliblement, que dans une réunion composée de gens intelligents et instruits on n'obtiendra que des inepties, tandis que dans un cercle d'une mentalité fort ordinaire, par des intermédiaires même illettrés, on aura des communications aussi belles par la forme que par le fond.

Comment enfin admettre la diversité des manifestations se produisant dans les mêmes conditions avec un même médium qui, par le style, la forme de l'écriture, les détails révélés, donne des preuves absolues de l'action de personnalités différentes de la sienne.

Il est certain cependant, pour tout observateur scrupuleux, que la mentalité des personnes présentes joue un très grand rôle dans les manifestations spirites et que, dans certains cas, leur pensée peut déterminer les phénomènes ou tout au moins les modifier.

Dans un milieu où prédominent certaines influences mentales, ces influences attirent des formes pensées ou des intelligences désincarnées en harmonie avec elles, d'où l'aspect général et la dominante des messages.

Cet aspect général n'est pas seulement le résultat d'une sorte d'affinité morale et intellectuelle qui s'établit entre le cercle et les entités agissantes, mais il faut se rappeler que, pour se manifester, l'intelligence occulte est obligée de se servir des moyens que nous lui fournissons.

Son rayon mental doit traverser notre atmosphère psychique qui ne laisse passer que les vibrations qu'elle est susceptible de transmettre ; tel un rayon de soleil qui se décompose en frappant un vitrail et qui, en filtrant à travers chaque morceau de verre coloré, ne laisse par-

venir à l'intérieur de l'édifice qu'une partie de ses vibrations lumineuses.

M. Flammarion objecte encore que les communications spirites ne dépassent jamais le niveau des connaissances du médium et du cercle. N'a-t-on pas vu cependant des illettrés écrire dans un langage absolument littéraire ou scientifique, résoudre des équations, composer des vers soit dans leur langue, soit dans une langue étrangère, etc.; ces faits sont suffisamment nombreux et se trouvent consignés dans des ouvrages dignes de foi. Ils ont été soigneusement et rigoureusement contrôlés par des hommes de science et viennent battre en brèche, victorieusement à notre avis, l'objection émise par M. Flammarion.

M. Flammarion combat aussi l'intervention des désincarnés, en s'appuyant sur les contradictions dont fourmillent leurs messages.

M. Flammarion pense sans doute que la mort met l'homme en contact direct avec la connaissance, et que les désincarnés sont à même de donner la solution de tous les problèmes qui leur sont posés.

Mais, en réalité, les désincarnés n'ont pas une intelligence plus complète après la mort que pendant leur vie sur la terre, ils sont à peu près dans l'état de dégagement que présente un bon sujet somnambulique.

Leurs perceptions sont plus étendues, il est vrai, mais elles sont encore insuffisantes pour leur permettre de déchiffrer tous les secrets de la nature.

Ajoutons à cela que les désincarnés qui se manifestent appartiennent en général à la moyenne de l'Humanité, ils sont encore retenus dans la zone d'action terrestre, justement par les erreurs, les idées, les passions, les sentiments qu'ils ont eus de leur vivant; leur vie d'outre tombe n'est que le prolongement de leur dernière existence, et, à mesure qu'ils étendent leurs connaissances et qu'ils s'élèvent vers un état de vie supérieure, ils ne viennent que difficilement et rarement se manifester aux habitants de la terre par les moyens ordinairement employés.

Si la plupart des communications ne sont pas supérieures aux connaissances actuelles de l'Humanité, cela tient: 1° à la déviation plus ou moins complète qu'éprouve le rayon mental de la personnalité occulte en traversant notre atmosphère psychique; 2° à l'état de développement relatif des désincarnés qui se mani-

festent et qui, simples humains, ne peuvent donner, sauf exceptions, que les connaissances incomplètes qui forment le bagage de l'Humanité actuelle, tant visible qu'invisible.

M. Camille Flammarion nous semble donc dans l'erreur lorsqu'il affirme que les phénomènes médianimiques sont dus à l'extériorisation de la pensée. Qu'il relise attentivement les documents enregistrés par des savants, par des hommes sincères et sérieux; qu'il étudie de plus près les conditions dans lesquelles se produisent les manifestations spirites et nous pensons qu'il reviendra sur des conclusions peut-être trop hâtivement faites.

HENRI DE LATOUR.



## VI<sup>e</sup> INSTRUCTION

### De la loi d'Amour.

Mes frères,

De toutes les lois de justice, la plus belle et la plus grande : c'est la loi d'Amour. Aimez-vous les uns les autres, et la paix sera avec vous. Sans l'amour, l'homme est comme un roc nu et désolé qui dresse sa masse noirâtre qu'aucune vie n'égaie. Le seul bonheur est dans l'amour universel. Ici, n'allez pas entendre, mes frères, ces passions tumultueuses qui bouillonnent dans les cœurs, ces sentiments égoïstes qui craignent de s'étendre au loin, ces affections naturelles dictées par les liens de la famille ou par l'entraînement des sens : ceci n'est pas aimer. Dieu est l'infini de l'amour parce qu'il aime toute chose, que sa création est la manifestation de l'amour dans la justice et la bonté; mais l'homme aime-t-il? Sait-il aimer? Non, mes frères; ce qu'il aime : *c'est son moi*. Il aime les autres pour lui, il aime ceux dont il tire une jouissance ou un avantage quelconque; il aime le cercle restreint qui l'entoure parce qu'il y trouve un plaisir égoïste; mais, en général, il n'étend ce sentiment ni aux autres hommes, ni aux êtres inférieurs. Le véritable progrès moral n'est pas dans le développement des facultés intelligentes, mais dans l'accomplissement de la loi d'amour. Tant que l'esprit ne sait aimer, ses œuvres sont improductives, la persistance de son *moi* personnel entrave le bel essor de son âme vers Dieu, et cela, mes frères, vous le com-

prenez aisément. Ici-bas, sur ce globe de douleur et de souffrance, quels sont nos courts instants de joie, si ce n'est lorsque nous sentons l'amour dans nos cœurs? et si cet amour borné de la famille, de l'amitié, met en nos âmes un rayon aussi pur, quelles seront donc les jouissances que nous éprouverons lorsque nous étendrons nos sentiments de *plus en plus*? Aimer toujours *de plus en plus* : c'est se rapprocher sans cesse de Dieu et monter vers lui dans la plus belle des gloires! Non, mes frères, il ne suffit pas de faire le bien et d'être juste dans tous nos actes si nous n'avons pas en nous la flamme de vie qui illumine et réchauffe tout; non, la justice n'est pas l'unique idéal dans sa froide distribution des récompenses et des peines si elle n'est en même temps animée du grand souffle de l'Amour. Justice, justice divine, derrière toi je vois un spectacle plus grand, plus pur, plus noble que toutes les œuvres; je vois ce qui fait la beauté de Dieu et sa grandeur : je vois l'infini de l'amour. Justice, je te respecte et je te vénère dans ton grand équilibre de toute chose, mais en toi je veux trouver l'infinie bonté de l'Amour et de la Charité.

Quand donc, Humanité, comprendras-tu l'Amour? Quand donc ton cœur embrassera-t-il l'univers et s'ouvrira-t-il à l'adorable pardon? Hélas! hommes égarés et ignorants, vous épuisez vos forces à poursuivre de vaines chimères, vous voulez atteindre les ombres fugitives d'un bonheur qui s'évanouit dès que vous croyez le saisir, et vous négligez ce qui seul peut rendre heureux.

Que feront à celui qui aime, les luttes cruelles de la vie, les défaillances, les rages sourdes, les colères impuissantes, les débats furieux contre la fortune? Tout pour lui est joie, sa souffrance personnelle s'efface devant l'infini de la création. Il peut être exilé, sans famille, sans ami, il ne sera jamais seul, il participe à la grande fraternité de la nature.

Mes frères, lorsque vous errez dans les champs ou sous les voûtes obscures des forêts, écoutez ces voix secrètes qui s'élèvent de tous ces êtres captifs; votre âme se sentira bercée et purifiée par ces murmures qui se mêlent au soupir du vent, et cela, parce que là, dans la nature, se cache la divine bonté. Les forts, les grands, ceux qui ont en eux le génie sont bons; pour comprendre et pour savoir, il faut connaître la grande énigme qui se retrouve dans le brin

d'herbe, et sous le front du penseur, il faut connaître l'amour. L'amour ne va pas sans l'acte, il ne suffit pas d'aimer en soi, il faut que cet amour soit efficace, il faut l'abnégation de nous-mêmes, il faut l'oubli et le pardon pour tous, il faut l'aide et le secours, il faut la fraternité!

Graves vertus mes frères! et qu'elles sont pénibles à acquérir. Ne pas faire le mal, c'est être juste. Souffrir, se dévouer, prier, travailler pour les autres : c'est aimer. Si vous pouviez connaître, mes frères, la beauté et la sublime grandeur dont l'âme qui aime est parée, vous resteriez transportés d'extase. Oh! qu'ils sont petits ces rois de la terre, ces grands, ces savants, ces célèbres esprits qui ont rempli le monde du bruit de leurs exploits, à côté de cette âme qui a essuyé les larmes de la souffrance, qui a eu de la pitié pour toutes les douleurs.

O mes frères! aimez-vous les uns les autres, laissez vos cœurs se pénétrer de ce sentiment divin qui nous rapproche de Dieu. Qu'y a-t-il de plus beau que la Charité, de plus doux que la Bonté? Aimez, mes frères, aimez votre famille, votre patrie, aimez l'Humanité, aimez-la grandement, saintement, aimez-la dans ses transformations douloureuses, dans la nature qui souffre et progresse, dans vos frères spirituels qui sont dans l'espace, allez vers ces régions bénies où s'expliquent toutes choses. Que sommes-nous dans l'effroyable ensemble de l'univers? quelle incommensurable disproportion entre cette immensité et notre petitesse! Quel abîme sépare notre néant de Dieu? que seront toutes nos sciences devant la science infinie? que seront nos découvertes devant cette création sans bornes? que seront les conceptions de notre intelligence à côté de l'intelligence divine?

Le grain de sable que la vague roule sur la grève, que le vent jette au loin sur la plage, que le pied foule indifférent. O qui me rapprochera de Dieu? qui m'unira à cette grandeur de mondes créés? qui m'empêchera d'être englouti sans retour dans cet insondable océan? Mes frères, c'est l'Amour, ce sentiment qui permet, à nous, faibles atomes, d'aller jusqu'à Dieu, qui permet à Dieu de venir jusqu'à nous. Aimer, c'est communier avec la nature entière; c'est être avec Dieu. La Justice, c'est la loi qui guide tous les actes dans leur évolution, c'est Dieu dans sa grande majesté distributrice et régulatrice. L'Amour : c'est encore la Justice; mais la Justice maternelle qui ne se contente pas de rétablir le bien; mais qui

prévient le mal. Mes frères, ouvrez vos cœurs à l'amour universel; que sa céleste lumière vous rapproche de Dieu en vous faisant participer à sa divinité! Oui, père infiniment bon, toi qui aimes tant ceux que tu as créés, donne-nous une étincelle de cette céleste flamme, afin que nous sachions répandre autour de nous la paix et la consolation.

Mes frères bien-aimés, aimons-nous véritablement, aimons-nous dans la grande fraternité spirituelle, et que des régions de l'éternel bonheur aux sphères de progression et de souffrance, toutes les âmes soient unies dans le même souffle divin? Pasteur B.



### NOUVELLES EXPÉRIENCES DE PHOTOGRAPHIES DES FLUIDES

Il y a un mois, j'eus l'idée d'aller à l'abattoir de Tours, pour expérimenter sur le fluide vital des animaux qu'on égorgeait, afin de voir si leurs convulsions leur faisaient émettre plus de fluide qu'à l'état normal, ce que je prévoyais.

Je n'ai pas été déçu dans mon attente, et je vous envoie quelques échantillons d'une projection violente, telle, que les soubresauts d'une agonie très douloureuse peuvent la donner.

L'épreuve 774, représente une section du cerveau avec les circonvolutions et anfractuosités de cet organe.

Le n° 754, tiré quelques jours avant avec une plaque maintenue sur l'emplacement du cœur, représente le fluide tumultueux émané de cet organe.

Il y a même une tache dont la forme représente assez bien la projection de l'artère aorte.

Les deux plaques ont été maintenues, l'une sur la tête, l'autre sur le cœur de deux animaux différents, depuis l'instant du coup de couteau, jusqu'à cessation entière de tout mouvement.

Les plaques étaient couvertes de trois papiers rouges (les mêmes dont elles sont enveloppées dans leurs boîtes) pour que la lumière du jour n'ait pas d'action sur elles.

D'autres plaques ont été mises sur les chairs palpitantes, qui continuent à remuer sur l'animal mort, pendant un certain temps, c'est-à-dire jusqu'à la sortie complète du périsprit.

Celles-ci ont été influencées, mais moins que celles prises sur l'animal qu'on saignait.

Ayant si bien réussi à recueillir le fluide vital

des animaux, j'ai pensé que les arbres, qui, eux aussi, vivaient, pouvaient impressionner des clichés.

J'ai donc placé, dans mon jardin, des plaques sur des branches d'arbres divers, toujours entourées d'un triple papier rouge, et laissées pendant la nuit, deux, trois heures en place.

D'autres, même, toute la nuit.

Les phénomènes, en ce moment que la sève monte, ont été remarquables.

La vigne vierge, plante très vivace, et dont un seul pied me fait une charmille devant ma porte, m'a donné cette belle épreuve n° 782.

La vigne ordinaire, à raisin, m'a donné un dessin semblable, mais moins accusé, quant aux taches blanches (noires sur le cliché).

On voit que les deux sont de la même famille.

Voyez aussi le lilas, tiré quatre fois de suite au même endroit de l'arbre et dont les quatre clichés ont un fluide de même nature.

Enfin, j'ai tenté un autre genre d'expérience, qui a de l'analogie avec la projection du cerveau d'un veau.

J'ai pris une fougère, plante vive, coriace, et je l'ai mise sous une plaque à sec pendant deux jours dans une boîte à plaques (boîte Lumière) placée dans mon cabinet noir.

De même que le cerveau, la plante est morte en lançant ses convulsions et vous avez ce dessin remarquable de la feuille toute entière dessinée; et ce fait, encore plus remarquable, de voir que chaque foliole a lancé son double, son périsprit, son astral, un peu au delà d'elle-même, comme si chacune avait projeté son ombre.

Remarquez aussi à la loupe, les ondes, les contractions spasmodiques, dans l'ombre de chaque foliole.

Cette même plante, étant maintenant morte, je l'ai placée dans les mêmes conditions, sur une autre plaque, et je l'ai retirée, comme la première fois, au bout de deux jours.

Au développement, je n'ai rien obtenu.

La vie était partie tout entière, pendant les deux jours de la première expérience.

Si j'avais obtenu le phénomène sur la plaque mouillée dans le bain, ce serait l'image par contact, que j'avais obtenue déjà avec des pièces de monnaie et au sujet de laquelle le Dr Guéhard avait fait une communication à l'Académie des Sciences.

Il a reconnu plus tard, quand il l'a su (voir son opuscule « du rôle de la diffusion dans les bains révélateurs »), que c'était le commandant Tegrad,

qui le premier avait observé ce phénomène; mais ici, sur la plaque, à sec, ce n'est plus du contact, c'est de l'émission fluidique.

Comme vous voyez, la vie est dans toutes choses, et si je laisse tomber une goutte d'eau sur un caillou, le lendemain, je trouverai de la mousse au microscope.

Le minéral en est rempli, à l'état latent; il n'attend que le moment propice, ou le contact d'un agent, d'un germe, d'un levain, pour sortir et se manifester.

C'est comme l'image latente d'une plaque photographique que la lumière a touché et qui n'attend que le liquide révélateur pour se montrer.

Dans un temps prochain, on inventera, sans doute, des plaques plus sensibles à l'action particulière du fluide vital et c'est alors que les moindres commotions de l'âme pourront être graphiées avec toute leur intensité et toute leur vérité.

Alors la physiologie expérimentale marchera à grands pas.

Toute pensée, toute action, tout changement fonctionnel dans notre machine animale, est une force, un dynamisme qui s'extériorise et que nous arrêterons, s'il nous plaît, au passage pour connaître son aspect et faciliter d'autres découvertes.

Les maladies donneront leur image propre, caractéristique, à laquelle on ne pourra se tromper, et on n'entertera un homme que lorsqu'il sera complètement mort, comme depuis longtemps je l'ai dit.

Commandant TEGRAD.



## VOIX DE L'AU-DELA

### NE PLEUREZ SUR AUCUNE TOMBE!

Je vais vous faire écrire un peu plus vite, ma chère amie, et je commence par vous dire merci pour votre bonne visite. A la bonne heure, vous devenez raisonnable et je vous en félicite.

Votre ami, qui vient de venir, vous a suivie presque depuis le moment de sa désincarnation, car il avait hâte de se communiquer à vous et de vous dire combien vous lui aviez fait de bien en lui parlant de votre philosophie. Amené ce soir aussi par votre mère, il nous a demandé de lui laisser la première place et, volontiers, nous

avons cédé à ses prières. Nous saisissons toujours l'occasion d'exercer la charité envers nos frères et c'est encore de la charité que je veux vous parler ce soir.

« Le petit Georges va mourir, priez pour lui. »

Ma chère amie, c'est un avertissement que vous donne le grand-père de votre petit malade; il est bien, bien mal, le pauvre enfant; mais il a encore quelques jours devant lui. Profitez-en pour le préparer à ce grand passage généralement si redouté des hommes, et qui n'est que l'aube d'un jour sans fin. Ah! si vous aviez tous la foi vive, avec quel calme et quelle tranquillité d'esprit vous verriez ceux qui vous sont chers quitter la terre pour commencer cette vie spirituelle, qui est la véritable vie!

Ne pleurez sur aucune tombe! qu'elle s'ouvre pour recevoir la dépouille d'un enfant ou d'un vieillard; chantez plutôt des hymnes d'allégresse et réjouissez-vous en Dieu de ce que les êtres qui vous sont chers goûtent enfin la félicité suprême. Je sais que je demande peut-être beaucoup de votre fragilité humaine; moi-même, autrefois, j'ai versé des larmes bien amères quand ma fille m'a été enlevée... j'ai vu plus tard combien j'avais eu tort. Et maintenant que je comprends mieux toute chose, je m'efforce de faire passer dans le cœur de mon cher mari, de mes fils, la résignation et le courage que Dieu désire de ses créatures, même quand il les frappe.

Un an déjà s'est écoulé depuis que j'ai rejoint dans l'au-delà les enfants que j'avais tant aimés, et malgré tout l'amour dont mon cœur est rempli pour ceux que j'ai laissés sur la terre, je ne voudrais pas revenir sur votre pauvre planète. Heureuses, mille fois heureuses nous sommes ici! et quand je verrai groupés autour de moi tous ceux que j'aime, ma félicité sera complète. Je vis au milieu d'eux; tout en restant invisible à leurs yeux, je suis auprès de chacun d'eux, les encourageant, les protégeant, écartant, quand cela est possible, les peines et les ennuis; mais je souffre quelquefois — comme peut souffrir un esprit — quand je vois leurs luttes et leurs souffrances. Mais tout cela aura un terme: un jour viendra où toutes les chaînes qui les retiennent à la terre seront brisées, et alors nous chanterons tous ensemble le cantique de la délivrance et de la félicité éternelle.



### A mon amie désolée, douze jours après ma désincarnation.

Ma chère amie. Tu vas être bien étonnée de recevoir de mes nouvelles, toi qui as vu mon pauvre corps immobile et froid sur sa couche mortuaire; mais c'est que l'esprit qui l'animait et le faisait agir vit toujours et d'une vie toute de lumière et de bonheur. J'ai toujours vécu avec le ferme espoir de trouver, après la mort, cette vie éternelle promise par la religion à ceux qui servent Dieu avec amour et qui supportent avec patience les épreuves de la vie terrestre; mais je n'aurais jamais osé espérer une pareille félicité et une pareille splendeur. Si je quitte pour un moment ces sphères lumineuses où mon âme boit à longs traits le bonheur, c'est que je suis ramenée vers la terre par ma marraine et sa sœur qui désirent vivement que je t'adresse quelques paroles de consolation et d'encouragement. Je le fais d'autant plus volontiers que l'affection que j'ai pour toi s'est encore augmentée depuis que je suis dégagée de toutes mes infirmités, et que jouissant d'un bonheur sans mélange, je désire que tous ceux que j'aime y arrivent à leur tour. Tu es dans la vraie route, ma chère et bonne amie. Ce n'est pas par les grands chemins battus que l'on arrive à la patrie céleste: c'est par les rudes sentiers de la souffrance et de la douleur, et sous ce rapport, tu n'as rien à envier aux plus éprouvés. Mais que ton âme ne s'afflige pas, et surtout qu'elle ne se décourage jamais, les épreuves sont nécessaires, pour ceux qui les supportent tout d'abord, et pour ceux qui les entourent. Toute épreuve supportée avec résignation se change en couronne, et, au moment de notre entrée dans le monde spirituel, nous retrouvons toutes les croix que nous avons portées, changées en lumières éclatantes. Dieu est un père infiniment juste et bon, et si parfois il nous envoie des souffrances morales ou physiques, c'est qu'elles sont nécessaires à notre âme. Nous avons à expier bien des fautes, et si l'expiation ne se fait pas sur la terre, elle se fera dans l'au-delà, et d'une façon mille fois plus pénible. Accepte donc tout avec patience, ma chère et bonne amie, et prends courage; je t'aiderai et te soutiendrai toujours, je ne te laisserai pas seule et délaissée. Je prierai avec toi afin qu'un peu d'espérance vienne éclairer ta vie. Les souffrances sont si peu de chose quand on est arrivé où je suis. Je vois mainte-

nant tout le mal que m'a fait ma sœur et je le déplore, non pour moi, mais pour elle, la pauvre insensée, qui s'est préparée de tristes jours de remords et d'expiation. Il vaut mieux souffrir que de faire souffrir, aussi je te dis comme adieu cette parole du Christ: « *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* »

E. B.

Le 1<sup>er</sup> mai 1899.

### Communications obtenues après la lecture de l'article de M. Flammarion sur la théorie du dédoublement du médium ou des assistants dans les diverses communications (*Annales littéraires* du 7 mai 1899).

1<sup>o</sup> *D'un esprit désincarné depuis sept ans; à qui personne ne pensait et que l'on n'a jamais évoqué.*

J'éprouve une grande difficulté à vous tracer ces lignes, je veux seulement vous donner la preuve que vous demandez. Personne ne pensant à moi, ma visite vous éclairera et vous démontrera que les communications ne sont pas le résultat d'un dédoublement. Je ne vous dirai que mon nom et je laisserai la place à d'autres; mais je suis heureuse de vous dire combien cette vie de l'au-delà est belle et resplendissante.

CLOTILDE D.

2<sup>o</sup> La courte et très convaincante communication que vous venez d'obtenir doit vous prouver que les théories du dédoublement avancées par Fl. n'ont rien à voir dans ces phénomènes spirites. Tout ce qui est obtenu, soit par la table, soit par l'écriture, est dû aux esprits qui peuplent l'au-delà, et à qui Dieu permet de se manifester, afin d'instruire et d'éclairer leurs frères encore prisonniers dans leur enveloppe de chair. Sans doute, il y a quelquefois dédoublement du médium; mais alors les phénomènes présentent un tout autre caractère. Je ne puis entrer dans de longues explications, étant encore bien ignorant moi-même; mais, à votre prochaine réunion, vous serez pleinement satisfaits. J'y serai, et d'autres avec moi, qui désireront vous instruire sur bien des choses. J'avance à petits pas; mais j'avance et je vois avec satisfaction le chemin déjà parcouru; celui qui me reste à franchir est encore long, et je voudrais pouvoir faire des enjambées de géant; j'ai hâte



de voir, d'apprendre et d'arriver au but. Hélas ! j'ai vécu dans une telle ignorance de tout ce qui avait trait à la vie spirituelle, qu'il me faut les apprendre par le commencement, et j'en suis encore à l'a b c ; mais cet a b c est déjà si merveilleux que je me demande souvent ce que me réserve la lecture courante. — Priez toujours pour moi, mes amis, la prière est pareille à un rayon lumineux qui part du cœur de celui qui prie pour aller éclairer celui pour qui l'on prie, envoyez-moi beaucoup de rayons.

L'ami P.

Le 10 mai 1899.

### Le pardon et l'oubli des offenses.

M<sup>lle</sup> C..., médium, se trouvant un jour dans la famille X..., qui eut beaucoup à souffrir de la guerre franco-allemande, fut priée d'écrire.

Elle obtient une communication de l'esprit D..., beau-frère de M. X..., et dont la femme était en Alsace depuis quelque temps. L'esprit parlait de l'Alsace et disait combien il était heureux d'y voir la chère compagne de sa vie, quand tout à coup une secousse fut imprimée à la main au médium, et si forte que la feuille de papier en fut déchirée. Puis M<sup>lle</sup> C... écrivit les lignes suivantes en très grosses lettres ;

« Mon ambition a dépassé toutes les bornes, j'ai foulé aux pieds l'humanité tout entière, je n'ai connu que la force brutale et la haine. Maintenant la haine m'entoure et la force me tient courbé sous son joug de fer. Vous avez été les victimes de mon fol orgueil et c'est à vous que je m'adresse pour obtenir une prière. Quand la victime pardonne au bourreau, le juge a plus de pitié. »

BISMARCK.

Un des fils de M. X. ayant protesté contre cette demande de pardon et de prière, l'esprit D... reprit ainsi sa communication interrompue :

Le nom Alsace produit toujours sur l'esprit qui fut Bismarck un retour vers le passé et éveille chez lui un sentiment de crainte qui n'est pas fait pour lui rendre le repos. Je comprends parfaitement que, pour vous qui avez été sacrifiés à son ambition, il est extrêmement difficile de pardonner et cependant il faut le faire ; et puisque cette communication de Bismarck, qui est venu se glisser dans la mienne, nous amène à cette grande question du par-

don et de l'oubli des offenses, j'en veux profiter pour en parler. Vous y trouverez tous un enseignement. Quelque dur que cela puisse paraître à la faiblesse et à l'orgueil humain, il faut que ce pardon des injures, qui est la base de la charité chrétienne, soit pratiqué par tous les hommes, car, sans lui, point de société possible, point de base pour y asseoir solidement une morale quelconque, pas de liens de fraternité, pas de justice, pas de bonheur.

Nous avons tous des fautes à nous faire pardonner. Nos frères ont eu plus ou moins à souffrir de nos imperfections et de nos défauts ; nous avons besoin d'indulgence, pourrions-nous en trouver dans le cœur de ceux qui nous entourent, si nous n'avions à leur offrir, pour les torts qu'ils ont vis-à-vis de nous, que la rancune et la sévérité ? Comment oser dire au Père céleste ces paroles que le Christ a mises dans la prière qu'il nous a enseignée, si nous gardons le souvenir du mal que nous avons eu à souffrir avec le désir mauvais de nous venger ?

Pardonnez-nous comme nous pardonnons, c'est-à-dire, *servez-vous, mon Dieu, de la même mesure dont nous nous sommes servis*. Nous prononçons nous-mêmes notre condamnation si nous persistons dans la rancune, et elle devient notre propre absolution si nous accordons généreusement à nos frères l'humble pardon qu'ils sollicitent.

D...



### L'ANNEAU DE SAPHIR

NOUVELLE PSYCHIQUE

(Suite.)

Une grande différence d'âge séparait les aînés de ses enfants de sa fille la plus jeune, Maria, qui n'avait qu'une vingtaine d'années, et se trouvait être moins âgée que plusieurs de ses neveux. Cette jeune fille, image vivante de son père, à la fois sérieuse et gaie comme lui, n'était pas précisément ce qu'on peut appeler une beauté, mais elle était bien faite, et un charme doucement sympathique rayonnait de toute sa personne. On devinait, à la sincérité de son regard, à la pureté de son front, à l'éclatante fraîcheur de ses lèvres, une âme simple et forte, un cœur droit, une intelligence élevée, et sa conversation, dont les banalités étaient exclues, portait le cachet d'une haute culture et d'une éducation saine.

« Dès que je la vis, je me sentis vivement attiré vers elle. Il y avait près d'un an que j'avais perdu Hélène, et, l'avouerais-je ? son image commençait à s'estomper dans la brume du passé. La douleur intense, aiguë et cuisante des premiers jours de la séparation, s'était peu à peu cicatrisée et se transformait en une mélancolie douce, faite de souvenirs attendrissants. Que te dirai-je de plus ? Insiblement la vivante prenait la place de la morte, si bien qu'un beau jour, une idée qui depuis quelque temps germait confuse et indistincte dans mon esprit, finit par se formuler très nettement, et cette idée était celle-ci : faire ma femme de Maria Oliva.

« Je dois le dire cependant, ce ne fut pas sans une lutte très vive avec moi-même qu'une pareille pensée finit par me dominer, car mon premier mouvement fut de la repousser avec une sorte d'horreur. Il me semblait, en effet, commettre un sacrilège rien qu'en concevant la possibilité d'un autre amour succédant à celui que j'avais eu, que j'avais encore pour la chère morte ; c'était comme un outrage à sa mémoire, un parjure à mes promesses, et je me jugeais avec la dernière sévérité ; mais toutes ces résistances d'un passé de plus en plus fuyant, se calmaient, se dissipaient, quand mon regard rencontrait les grands yeux limpides et francs de Maria, et l'idée de l'épouser, de plus en plus impérieuse, allait toujours se fortifiant.

Un soir, ayant vaincu mes derniers scrupules je me dis résolument que, dès le lendemain, je ferais part de mes projets aux parents de la jeune fille.

« Je me couchai, tout préoccupé de la démarche que je méditais, et de l'accueil qu'elle devait recevoir, bien que, de ce côté, je fusse assez rassuré, ayant cru m'apercevoir que je n'étais indifférent ni à Maria ni à ses parents ; mais quoique je fisse appel à toutes les ressources de mon cœur et de mon imagination pour me peindre tout le bonheur qui résulterait pour moi de son succès, une sorte d'angoisse sourde et inexplicable me gâtait des perspectives que j'aurais voulu riantes et lumineuses. Entre l'avenir et moi s'élevait, comme un lugubre brouillard, le souvenir de la pauvre Hélène, renaissant, et plus vivace qu'il ne s'était montré depuis longtemps déjà ; et il me semblait aussi que ma conscience, à ce tournant décisif de ma vie, était loin d'être tranquille.

« J'essayai d'une lecture, comptant qu'elle calmerait mon agitation et appellerait le som-

meil ; mais mes yeux seuls suivaient les lignes ; mon esprit était ailleurs, et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais réussir à comprendre ce que je lisais. En désespoir de cause, je soufflai ma bougie, espérant que l'obscurité finirait par avoir raison de mon insomnie.

« En effet, peu à peu, mes idées devinrent moins précises, et bientôt je m'assoupis, ou plutôt je tombai dans ce demi-sommeil que tout le monde a éprouvé, dans lequel nous conservons un reste de conscience suffisant pour avoir encore quelques perceptions des phénomènes extérieurs, mais suffisant pour guider notre volonté et notre raison, et nous faire discerner ce qu'il peut y avoir d'irréel dans nos sensations.

« Depuis combien de temps étais-je ainsi, je ne saurais le dire, quand il me sembla que j'étais tiré de mon sommeil par une clarté qui remplissait ma chambre. Tout éveillé qu'il me paraissait que je fusse, je me sentais comme paralysé, incapable de la moindre action, au point même de ne pouvoir ouvrir les yeux ; c'est à travers mes paupières, qui ne me faisaient plus obstacle, que je voyais cette lueur dont je viens de parler, pareille à la clarté de la lune, qui ne semblait venir de nulle part, et qui, sans projeter aucune ombre, éclairait tous les objets qui se trouvaient dans la pièce.

« Je ne savais que penser de cette lumière étrange, je me demandais, anxieux, si ma bougie n'avait pas, avant que je l'éteignisse, enflammé les rideaux de mon lit, et je me désolais de l'impuissance persistante dans laquelle je me trouvais d'apprécier l'étendue du danger et d'y échapper s'il existait réellement, quand, toujours à travers mes paupières, je vis la lueur se rassembler, prendre une forme ovoïde, puis s'allonger, s'amincir ; des voiles, des étoffes se formèrent, paraissant envelopper quelque chose qui, de plus en plus, prenait l'apparence d'un corps humain. Au bout de quelques instants, plus de doute, ce que j'ai sous les yeux c'est bien la représentation d'une créature humaine. Sa tête, encore indécise, prend des contours plus nets ; le nez et la bouche se dessinent, les yeux s'éclairent ; enfin, ô terreur ! je sens une sueur froide coller mes cheveux à mes tempes, car cette figure lumineuse, éblouissante au milieu de l'auréole rayonnante qu'elle projette, c'est Hélène !... Hélène, dont les yeux fixés sur moi, sont pleins d'amour, de tristesse et de reproches. Elle parle, ou du moins il me semble

qu'elle parle, car ses lèvres remuent, mais je n'entends aucun son. Hélène! Je voudrais me précipiter, la saisir, prendre du moins sa main, pour savoir si j'ai devant moi un être palpable ou un fantôme enfanté par ma fièvre. Vains efforts! Je reste immobile et cloué dans mon lit. Et toujours ces lèvres qui ne cessent de s'agiter prononçant sans doute des paroles qui ne me parviennent pas.

« Enfin, par un effort suprême, je concentre toutes mes facultés dans un sens unique, celui de l'ouïe : tout ce que j'ai de vie je l'emploie à vouloir entendre, et alors j'entends... Oh! je devine, plutôt que j'entends, une voix qui n'a rien de terrestre, et cette voix me dit :

« Que ta conscience soit désormais en repos. « Tu ne pouvais trouver le calme parce que tu « sentais, sans t'en rendre compte, que nous « étions unis pour l'éternité. Je viens, ô mon « Jean, te rendre ta parole et te relever de tes « promesses. Tiens! » — Et elle me présenta quelque chose que je reconnus aussitôt pour la bague de saphir que je lui avais donnée à mon départ pour la Bulgarie. — « Tiens! vois « cette bague. D'après ma volonté, on l'a laissée « à mon doigt quand on m'a enterrée et elle m'a « suivie dans la tombe, car je t'avais dit, tu t'en « souviens, que *jamais* je ne m'en séparerai. « Pourquoi ne voulais-je pas qu'elle me quittât « jamais : parce que, pour moi, elle était le « symbole de notre union *éternelle*. Eh bien, « puisque tu le brises, cette union, je te rap- « porte la bague des fiançailles; je te la rends « et je la passe de mon doigt dans le tien... »

« Ce furent les derniers mots que j'entendis; les lèvres de l'apparition remuèrent encore, mais je ne perçus plus aucun son; puis les lignes, très nettes jusqu'alors, se fondirent, les traits s'effacèrent, la lueur pâlit, et bientôt tout retomba dans l'obscurité.

« En même temps que les ténèbres se refaisaient autour de moi, je me sentis envahir par un anéantissement complet; il me semblait que le fluide lumineux qui avait éclairé la pièce, et que le fantôme qu'il avait formé par une sorte de condensation fussent sortis de ma propre essence, au détriment de mes forces, et qu'ils eussent épuisé une partie de ma vie. Cette faiblesse dans laquelle j'étais plongé fut sans doute la cause de l'état presque léthargique dans lequel je tombai aussitôt.

« Il dura certainement longtemps, car lorsque je m'éveillai il faisait grand jour. J'étais

rompu de fatigue et de courbature, et j'éprouvais une telle difficulté à faire mouvoir mes membres qu'ils me paraissaient avoir un poids énorme. « Quel terrible cauchemar, me disais-je, « comment les songes peuvent-ils avoir à ce « point l'apparence de la réalité? Comment les « chimères créées dans le sommeil par les vibra- « tions désordonnées du cerveau peuvent-elles « donner ainsi l'illusion de choses matérielles « et même vivantes? »

(A suivre.)

OTTO NILIUS.



## BIBLIOGRAPHIE

### Au Pays de l'Ombre.

(4 fr., Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.)

Tel est le titre du livre étrange et curieux de M<sup>me</sup> d'Espérance, le grand médium anglais.

Fille d'un officier de marine, habitant, à Londres, une vieille maison, ses yeux d'enfant, voient — selon l'expression de la vieille diseuse de bonne aventure qu'elle consultera plus tard, — « des choses pour lesquelles les autres sont aveugles. »

Les chambres inhabitées lui paraissent peuplées d'êtres étranges en leurs costumes anciens. Ils la frôlent, quelques-uns lui sourient, d'autres passent indifférents. Elle ne s'effraye pas, trouve ces choses naturelles, tandis que ses parents se désolent et craignent un commencement de folie.

Plus tard, mariée, ignorant jusqu'au mot spiritisme, elle entend parler, dans son entourage, de tables tournantes, de coups frappés; très sceptique, elle tente les expériences; celles-ci sont probantes pour la cause et la convertissent.

Dès lors, M<sup>me</sup> d'Espérance, entourée d'amis dévoués, fidèles chercheurs comme elle, s'occupe de développer sa merveilleuse médiumnité.

Elle obtient par l'écriture mécanique, des communications curieuses d'esprits parfaitement distincts, qui deviennent les habitués de son cercle :

Walter-Tracy a l'écriture grande et fière, au caractère gai et insoucieux, — Hummur, Strafford, à l'écriture fine et serrée, à l'esprit sérieux profondément instruit, — Ninia, jeune Espagnole, espiègle, enfantine, mais qui s'attache profondément à l'un des membres de la petite société, et à l'heure de la mort de son ami, quelques années plus tard, elle est là pour éclairer, par sa présence, la route sombre de l'au-delà.

Avec le temps, M<sup>me</sup> d'Espérance vit, dans l'obscurité, se détacher, en lumière, des formes, des têtes,

des visages, et put crayonner ainsi le portrait de ses esprits familiers et celui de beaucoup d'autres, reconnus quelquefois par les assistants.

Mais la partie la plus extraordinaire de son livre est celle ayant rapport aux matérialisations.

Plus favorisé encore que le grand savant Crookes, le petit cercle que M<sup>me</sup> d'Espérance présidait, reçut la visite de plusieurs esprits matérialisés, semblables à des personnes vivantes en chair et en os.

D'abord ce fut Walter, puis une jeune Arabe Yolande, qui, tous les soirs, tandis que le médium était assis à l'écart, séparé du reste de la société par des rideaux de gaze vint s'asseoir au milieu des assistants, se mêler à leur causerie et opérer, sous leurs yeux, des prodiges tels que la matérialisation de fleurs diverses : l'ixoracrocata de l'Inde, des fougères, des roses, etc., et enfin, comme dernier souvenir, un lys mesurant sept pieds de haut et ayant onze fleurs. Celui-ci fut conservé une semaine, plusieurs photographies en furent prises, puis il se dématérialisa et disparut. Quant aux autres fleurs, plusieurs furent gardées avec soin et, aujourd'hui, encore elles existent desséchées entre les feuilles d'un album.

Yolande semblait avoir comme guide un autre esprit supérieur qui se matérialisa une ou deux fois, Y-Ay-Ali, et qui était d'une éblouissante beauté.

M<sup>me</sup> d'Espérance nous donne les détails les plus précis sur la façon dont s'opérait la matérialisation et la dématérialisation de Yolande :

« Premièrement, on peut observer comme un objet blanc, vaporeux et membraneux sur le parquet, devant le cabinet. Cet objet s'étend graduellement et visiblement, comme si c'était, par exemple, une pièce de mousseline animée, se déployant pli après pli sur le parquet et cela jusqu'à ce que l'objet ait environ de deux et demi à trois pieds de long et une profondeur de quelques pouces. Puis le centre de cet amas commence à s'élever lentement, comme s'il était soulevé par une tête humaine, tandis que les membranes nuageuses sur le parquet ressemblent de plus en plus à la mousseline qui retomberait en plis autour de la partie surgie mystérieusement. Cela atteint alors trois pieds ou davantage ; on dirait qu'un enfant se trouve caché sous cette draperie, agitant les bras dans toutes les directions, comme pour manipuler quelque chose.

« Cela continue à s'élever, s'abaissant parfois pour remonter plus haut qu'auparavant, jusqu'à ce que cela ait atteint environ cinq pieds. On peut alors voir la forme de l'esprit arrangeant les plis de la draperie qui l'entoure.

« A présent les bras s'élèvent au-dessus de la tête et Yolande apparaît gracieuse et belle, s'ouvrant passage à travers une masse de draperie nuageuse.

« Lorsqu'elle disparaît ou se dématérialise, cela se passe ainsi. Faisant un pas en avant, Yolande lentement, déploie l'étoffe légère dont elle se sert de voile ; elle la place sur sa tête et la fait tomber autour d'elle, comme un voile de mariée ; puis immédiatement elle s'affaisse, diminuant de gros-  
seur à mesure qu'elle semble se replier sur elle-

même ; dématérialisant son corps sous la draperie nuageuse, jusqu'à ce qu'il n'ait plus que peu de ressemblance avec Yolande. Puis, elle s'affaisse encore, jusqu'à perdre toute ressemblance avec une forme humaine, et descend rapidement à douze ou quinze pouces. La forme tombe complètement alors et ne semble plus qu'un amas de draperies qui lentement, mais visiblement se fondent à leur tour et disparaissent. »

La sincérité de l'écrivain est visible dans ce livre. Ce n'est pas une fanatique qui admet tout sans contrôle et pour laquelle tout phénomène est une preuve probante. C'est un esprit chercheur, épris de vérité. Malgré les manifestations merveilleuses dont elle a été le témoin, le doute vient l'assaillir, certains phénomènes lui semblent être la négation des autres ; elle écrit, après l'un d'eux, à Aksakoff : « Toute ma vie n'est-elle qu'une erreur ? Me suis-je trompée de route. Ai-je été trompée, ou ai-je trompé les autres ? Comment puis-je réparer le tort que j'ai causé ? » Mais la lumière luit enfin ; éclatante, rendant le calme à cette âme dévouée à la cause de la vérité.

Le livre de M<sup>me</sup> d'Espérance vient à son heure, car si le XIX<sup>e</sup> siècle est le siècle du Progrès, il est aussi celui du scepticisme. L'Esprit, en s'élargissant, a rejeté les leurres dont jusqu'ici, il s'était contenté. Les temples n'ont plus de mystères, et le Dieu du christianisme, injuste envers l'homme, impuissant devant Satan, n'est plus l'idole devant laquelle l'humanité se prosterne et adore. Déçue, celle-ci s'est relevée d'un agenouillement de dix-huit siècles, et sceptique, cherche à oublier le gouffre béant qui l'attend, en cueillant les fleurs brillantes, mais éphémères de la passion et du plaisir. Hélas, vains sont ses efforts. Privée de son soutien, la foi, la douleur l'a vite rejetée pantelante et meurtrie sur le sol où elle agonise.

Mais, sur notre sombre humanité un rayon est descendu d'en haut. L'esprit de vérité s'est révélé, la grande doctrine de justice a été proclamée.

Des âmes l'ont accueillies avec ferveur, mais d'autres ont secoué la tête et murmuré tristement : « Rêves d'utopiste ! La théorie est belle, mais elle ne repose sur aucune preuve ».

A ces découragés, à ces défiants, nous pouvons tendre le livre de M<sup>me</sup> d'Espérance et leur crier : Ne craignez pas, aucun réveil ne viendra anéantir ce rêve. Il est réalité ; il est vérité. Les preuves, les voici !

A tous ceux que le doute écrase sous son pied de géant, à tous ceux qui interrogent avec angoisse l'au-delà nébuleux, à tous ceux qui tendent vers la mort — néant — leurs bras désespérés, je recommande la lecture de ce livre.

CARITA.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. BEAUDELOT.